Éthique de la ville. Entre villes côtières et villes forteresses : un paradigme paradoxal

(Christabel Marrama / Nathalie Roelens)

**Résumé. —** Historiquement les villes côtières ont la réputation d’être des « balcon[s] sur l’infini » (Larbaud, 1926) dotées de « porosité » sociale et culturelle (Benjamin, 1924 et animées par un imaginaire « hydrant », une mobilité heureuse relevant d’une « morale naturelle » (Bachelard, 1942), tandis que les cités continentales seraient atteintes de « solipsisme » (Cassano, 1996). Cette dichotomie est étayée par des exemples littéraires. Ainsi une « littérature de bord de mer » (Marseille, Naples, Lisbonne) se démarque-t-elle organiquement d’une « littérature-forteresse » dont le Luxembourg ou Paris, caractérisés par leur centralité et leur insularité, seraient le parangon. Nous montrerons toutefois – et ce sera là notre hypothèse – que cette polarité initiale est mise à mal par la mondialisation maritime actuelle qui a déterminé un réel saut paradigmatique : la ville portuaire centrifuge se voit renfermer sur des remparts identitaires et, en revanche, les villes centripètes voient le verrou de l’esprit de forteresse sauter et s’ouvrir à l’altérité comme opportunité interculturelle. Afin de rendre compte de ces glissements déontologiques, la géocritique gagnerait peut-être à s’agrémenter d’une éthique de la ville, une nouvelle branche que nous voudrions inaugurer au sein de la discipline.

Mots clés. — villes portuaires, villes-forteresses, géocritique, géo-éthique, Europe, Méditerranée, océan Atlantique

City ethics. Between coastal towns and fortresses: a paradigm shift

Historically, coastal towns have the reputation of being “balcon[ies] which open on the infinite” (Larbaud, 1926) endowed with social and cultural “porosity” (Benjamin, 1929) and animated by a “hydrant” imagination, a happy mobility depending on a “natural morality” (Bachelard, 1942), whereas continental cities may be affected by “solipsism” (Cassano, 1996). This dichotomy is supported by several literary examples. Hence, a “seaside literature” (Marseilles, Naples, Lisbon) organically distinguishes itself from a “fortress-literature” whose Luxembourg and Paris, characterized by their centrality and insularity, would be the paragon. However, we aim to show – and this will be our hypothesis – that this initial polarity is undermined by the current global maritime shipping industry, which has led to a real paradigmatic shift: the centrifugal port city is now enclosed by identity ramparts on the one hand, and on the other hand we witness the breaking open the fortress spirit’s bolt in centripetal cities which disclose themselves to otherness, considered as an intercultural opportunity. In order to account for these ethical shifts, geocritics would perhaps benefit from a city ethics, a new branch that we would like to inaugurate within the discipline.

Keywords. — coastal towns, fortress-towns, geocritics, geo-ethics, Europe, Mediterranean, Atlantic Ocean

Dans l’imaginaire, les villes forteresses sont affectées d’un protectionnisme identitaire et culturel, tandis que les villes côtières sont imprégnées d’une « morale naturelle » (Bachelard, 1942 : 22). Ainsi une « littérature-forteresse » (Luxembourg, Berlin, Paris), caractérisée par la centralité et l’insularité, se démarque-t-elle organiquement d’une « littérature de bord de mer » (Marseille, Naples, Lisbonne), en prise sur l’ailleurs et l’altérité. Gilles Deleuze remarque cette dichotomie au sein même des langues, voire de la pensée : si l’allemand, qui privilégie la subordination et est hanté par le primat de l’être, s’ancre dans le terroir, favorise la verticalité, le « culte du Grund, de l’arbre et des racines » (Deleuze, Parnet, 1977 : 73) et que le français se fonde sur « le cadastre, les points d’arborescence, les propriétés » (*ibid.*: 48) entretenant tous deux « unrapport avec le Dedans » (*ibid*.), l’anglais est en revanche toujours dans le compromis, comme en témoignent les mots composés par juxtaposition ; c’est son rapport avec le Dehors que l’on retient, « le culte de la route qui ne s’enfonce jamais, qui n’a pas de fondation, qui file à la surface, rhizome » (*ibid*.). Ce qui mène Gilles Deleuze à décréter la supériorité de la littérature anglaise-américaine : « Les Anglais sont précisément des nomades qui traitent le plan d’immanence comme un sol meuble et mouvant, un champ d’expérience radical, un monde en archipel où ils se contentent de planter leurs tentes, d’île en île et sur la mer » (Deleuze, Guattari, 1991 : 101).

Dans *Il pensiero meridiano*, Franco Cassano (1996 : 22) donne un soubassement philosophique à cette polarité pour étayer son idée d’un Sud maritime et tolérant face à un Occident terrestre et atteint de « solipsisme continental ». Il invite à déconstruire l’hégémonie du centre en « méditerranéisant » (*ibid*. : XXV) la pensée, dans le sillage d’Edgar Morin. Contre la paranoïa ontologique de vivre emmuré dans un continent, d’habiter le *Geviert* heideggérien entre *ciel*, *terre*, *humains et dieux*, qui a entraîné un dogmatisme réactionnaire, borné et suffocant, Franco Cassano oppose l’« expérience des frontières » (*ibid*. : 36), déjà célébrée par Friedrich Nietzsche (*ibid*. : 38) : « Construisez vos villes sur le Vésuve, envoyez vos navires sur des mers inexplorées ! ». Cette dialectique recoupe en somme la théorie de la *sémiosphère* de Youri Lotman (1966 : 11) dans la mesure où le centre serait plus homogène, impliquant une adhésion majeure aux valeurs culturelles officielles, et la périphérie plus hétérogène, dissidente, novatrice. Youri Lotman présente la notion de frontière comme marquant la limite entre l’espace « intérieur » (cosmos) et « extérieur » (chaos) de la sémiosphère, entre « nous » et « vous ».

# La forteresse dans l’imaginaire

*Ab antiquo*,l’édification de forteresses avait pour finalité de brider et de freiner l’avancée de l’ennemi et de fournir un refuge sûr contre les assauts. Édifiées et ensuite détruites, occupées puis abandonnées, tombées en ruine puis réhabilitées par le tourisme, les forteresses ont toujours été au centre des jeux de pouvoir.

Les forteresses sont utiles ou non, selon les époques, elles habillent une ville suivant les effets de mode : tour à tour se caractérisant par leur impénétrabilité ou perméabilité, tangibilité ou immatérialité, intégrité ou corruptibilité. Dans *Le Prince*, Machiavel (1532 : 85) donnait le conseil suivant à celui qui avait pour dessein de tenir un État : « Le prince qui a plus grand peur du peuple que des étrangers doit faire des forteresses ; mais celui qui a plus grand peur des étrangers que du peuple doit s’en détourner. La meilleure forteresse qui soit est de n’être pas haï du peuple »[[1]](#footnote-1). L’édification d’une forteresse est un indice du type de relation que le souverain entretient avec ses citoyens. Dans le chapitre des *Discours* intitulé « Les forteresses sont en général plus nuisibles qu’utiles »,Machiavel approfondit la question des forteresses préalablement évoquée dans *Le Prince*. Il fait la distinction entre leur fonction « interne » et leur fonction « externe » venant ainsi étayer une idée qui fait écho au titre du chapitre : « Il faut considérer d’abord que l’on n’élève une forteresse que pour se préserver de l’ennemi ou pour se défendre contre des sujets. Dans le premier cas elles sont inutiles ; dans le dernier elles sont nuisibles » (Machiavel, 1531 : 153). Ériger des forteresses incite le prince à maltraiter ses sujets qui finissent par avoir de la rancune envers lui, ce qui mène Machiavel à affirmer que ce ne sont point les forteresses, mais la volonté des sujets qui garantit la longévité du pouvoir en place. Quant aux forteresses érigées pour se défendre des menaces venant de l’extérieur, Machiavel soutient qu’elles « ne sont nécessaires ni aux peuples ni aux souverains qui ont de bonnes armées ; et qu’à ceux qui n’en possèdent pas elles n’offrent aucune utilité » (*ibid*. : 163). Clôtures, remparts, places fortes toujours plus solides, mais inéluctablement fragiles, voués à l’effondrement. Encastrement de pierres cernant, enserrant, enveloppant quelque chose : la vacuité, l’absence. Grands simulacres d’armures chimériques dont Machiavel explique l’inutilité, du moins de leur variante en pierre et en ciment. L’efficacité des forteresses semble reposer sur une aposiopèse stratégique, un pacte tacite entre le suzerain et son vassal, entre le prince et son peuple. Les forteresses deviennent alors mentales engendrant un « esprit forteresse », ce qui fait écho aux versets bibliques : « Car les armes avec lesquelles nous combattons ne sont pas charnelles ; mais elles sont puissantes, par la vertu de Dieu, pour renverser des forteresses » (Corinthiens : 10, 4). Donc si les forteresses sont des chimères, ces édifices de notre esprit se laissent démanteler avec des armes tout aussi chimériques.

Serge Ecker, *Melusina*, 2015 (Luxembourg)

Qui dit forteresse, dit aussi Mélusine, cette légende locale remontant à une tradition mythologique qui essaime entre autres dans le bassin lorrain-luxembourgeois. Plusieurs familles ont essayé de se rattacher à cet ancêtre féerique à la fois pour gagner une aura surnaturelle et conférer à leur lignage une inestimable émanation sacrale. Le récit fondateur que tous les enfants luxembourgeois apprennent à l’école, narre l’histoire du comte Sigefroi du Luxembourg, qui épousa Mélusine ne se doutant pas de sa nature secrète. Ce n’est qu’en l’espionnant qu’il découvre qu’il s’agit d’une sirène à queue de poisson. De honte, celle-ci se jette dans l’Alzette depuis le rocher du Bock. C’est en 1392, à la cour de Charles VI et sous le patronage de la famille royale et de la famille du Luxembourg que Jehan d’Arras écrit une nouvelle version du mythe où Mélusine devient à part entière une bâtisseuse qui érige cités, églises et forteresses. L’idée de Mélusine fée bâtisseuse aurait des origines folkloriques. Les hommes ont, de tout temps, attribué la magnificence de certaines constructions mégalithiques, leur caractère monumental et majestueux, leur originalité à des créatures surnaturelles.

# Le port dans l’imaginaire

Historiquement les villes portuaires – et celles ceinturant le bassin méditerranéen en forment le paradigme pour des raisons déjà relevées par Paul Valéry (1919 : 333)[[2]](#footnote-2) – ont toujours suscité un imaginaire de l’appel du large, de l’évasion. Elles sont dotées de « porosité » (Benjamin, Lacis, 1924 : 317) sociale et culturelle, ce qui favorise la mixité, mais offre aussi une certaine perméabilité à la *mala vita*, qui s’infiltre dans les moindres recoins et niches urbaines comme le pressentait déjà Walter Benjamin. À en croire l’architecte urbaniste Rem Koolhaas (1995 : 66), « chaque Ville Générique possède un Bord de l’eau, même s’il n’y a pas toujours d’eau – il peut s’agir aussi d’un désert, par exemple – mais il y a au moins un côté par lequel elle rencontre une autre condition ». C’est en effet le *chronotope du seuil* ou *de la rencontre*, théorisé par Mikhaïl Bakhtine (Bakhtine, 1938 : 370), que l’on retient lorsque le port est thématisé en littérature, véhiculant la métaphore de la crise ou du tournant d’une vie, dont Goethe (1816 : 240) d’ailleurs se délectait : « Naples est un paradis, chacun vit dans une ivresse et sorte d’oubli de soi-même ». De surcroit, la bordure entre terre et mer oblige selon lui à revoir nos dimensions : « Qui ne s’est pas vu environné de la mer n’a pas l’idée du monde et de ses rapports avec le monde : cette grande et simple ligne m’a donné, comme dessinateur de paysages, des idées toutes nouvelles » (*ibid*. : 267). Cette ligne serait enfin cette frange où l’*espace strié* rencontre l’*espace lisse*, où l’*appareil d’État* est confronté à des *machines désirantes*, dans les termes de Gilles Deleuze et Félix Guattari, désir de plonger dans l’ailleurs.

Outre l’inconnu, c’est la levée de la censure morale qui caractérise le port avec ses connotations aventurières, sa liberté de mœurs, le « contact avec d’autres moralités » (Nietzsche, 1882). Les images d’Épinal que le port charrie sont celles du cosmopolitisme, du grouillement babélien, de l’hybridité culturelle, un vacarme joyeux d’une populace tumultueuse et déguenillée, de contrebandiers et de bonimenteurs, qui font du port l’antithèse du « non-lieu » : un « lieu historique, relationnel, anthropologique » (Augé, 1992 : 100).Le *tourisme* aurait-il perdu cette veine mutine inhérente au *voyage* ?

Depuis Montesquieu jusqu’à Sade en passant par Charles de Brosses, l’abbé de Saint-Non (Vivant Denon) et se prolongeant jusqu’à Stendhal, Dumas ou Marcel du Camp, le port de Naples, quintessence de la ville portuaire, est appréhendé, certes comme décadent, crapuleux, mais avec un brin de sympathie pour sa plèbe sans foi ni loi, des rufians et maîtres du pavé détroussant les étrangers. Lorsque le jeune Président de Brosses traite la faune locale, en l’occurrence les *lazzaroni* napolitains, de « vermine », ce n’est pas par simple mépris mais en hommage à leur aisance à se mouvoir parmi les nobles équipages des grands seigneurs : « C’est la plus abominable canaille, la plus dégoûtante vermine qui ait jamais rampé sur la surface de la terre. Et, par malheur, ce qui vicie abonde, la ville est peuplée à regorger. Tous les bandits et les fainéants des provinces se sont écoulés dans la capitale » (Brosses, 1869 : 151). Car cette affluence et ce fracas mêlés à la haute société font précisément selon de Brosses de Naples une vraie capitale. Les *lazzaroni*, fameux descendants de Lazare, des mendiants loqueteux experts en vol à la tire (*scippo*), participent en tout cas de ce « baroque existentiel napolitain » tant vanté encore à la fin du xxe siècle par Jean-Noël Schifano (2007 : 505). Stendhal (1817 : 124) n’édulcore pas non plus ses propos lorsqu’il scinde l’Italie en deux avec le Tibre pour césure : « Au midi de ce fleuve vous verrez l’énergie et le bonheur des sauvages ». Néanmoins il opère lui aussi une tentative de décentrement rafraîchissante : « Naples est la seule capitale de l’Italie ; toutes les autres grandes villes sont des Lyon renforcés » (*ibid*. : 357).

Alexandre Dumas (1845 : 287), dans *Le Comte de Monte-Cristo*, peuple la mer de contrebandiers, demi-pirates polyglottes qui sillonnent « ce grand lac qu’on appelle la Méditerranée » et dont Edmond Dantès se fera des alliés afin de débarquer sur l’île de Monte-Cristo qu’il convoite depuis que l’abbé Faria lui a révélé l’existence d’un trésor. Il se sent complice de ces « gens sans nom, sans patrie, sans état apparent, comme il y en a toujours sur les dalles des quais qui avoisinent les ports de mer, et qui vivent de ces ressources mystérieuses et cachées qu’il faut bien croire leur venir en ligne directe de la Providence, puisqu’ils n’ont aucun moyen d’existence visible à l’œil nu » (*ibid*.). Voulant échapper à la gabelle, son patron de fortune trafique entre le port franc de Livourne, Gênes et la Corse, des marchandises prohibées ou sans cachet : cotons, tabac, mousselines peintes, poudre anglaise, tapis turcs, cachemires, cigares de la Havane et vin de Xérès.

Le port offre également une moisson de « curiosités » ethnographiques, suscitant le voyeurisme du voyageur fasciné par des coutumes étranges ou inédites, des créatures extravagantes, toute une tératologie proche de celle qui effrayait Goethe dans le palais que le prince Pallagonia fit bâtir à Bagheria et qu’il imputait à l’esprit fiévreux et déréglé du prince : « mendiants, mendiantes, Espagnols, Espagnoles, Maures, Turcs, Bossus, personnages contrefaits de toute sorte, nains, musiciens, polichinelles, soldats costumés à l’antique et autres additions burlesques »[[3]](#footnote-3) (Goethe, 1816 : ) Alexandre Dumas, fin observateur toujours à l’affût d’anecdotes, avise à Messine, après avoir passé le détroit entre Charybde et Scylla, des têtes coupées de pirates calabrais décapités pour avoir mis pied à terre en temps de choléra sans patente, ou encore, déguste de l’espadon capable de transpercer une baleine de son dard, et remarque un brigadier qui confectionne une robe de tulle rose à volants sur le port de Messine : « émerveillé de la manière dont il jouait de l’aiguille, je pris des informations sur ce brave militaire. J’appris alors qu’à Messine l’état de couturière était en général exercé par des hommes ; mon brigadier cumulait : il était en même temps gendarme et tailleur pour femmes » (Dumas, 1842 : 118).

Qui plus est, l’Histoire est revue à l’aune des légendes locales. Masaniello, crieur de poissons qui mena à Naples, l’émeute avec des gamins en haillons contre l’autorité espagnole en 1647 réclamant de la farine, se livra après dix jours nu comme un ver à ceux qu’il renversait, car cet anti-Néron « préféra jouer le fou plutôt que de s’asseoir sur un trône » (Schifano, 2007 : 282). Sa sœur « muette » et son quartier général, la baraque de pêcheurs de « Portici », aura toutefois été par le biais de l’opéra d’Auber, de 1830, le détonateur pour l’indépendance de la Belgique du joug hollandais. Tous les chemins reviennent de Naples ?

Le syncrétisme religieux s’avère être un autre trait distinctif du port de Naples (creuset de rites idolâtres, de superstition et de dévotion), culminant dans la violence toute païenne et qualifié par certains d’obscurantiste, de la Cocagne, épisode sanguinaire du carnaval napolitain. Aux yeux dumarquis de Sade, dans son *Voyage d’Italie* (1776 : 29-30), c’est « plutôt une école de pillage qu’une véritable fête », car les participants assaillent jusqu’à s’entretuer une espèce de volcan artificiel de vivres (des oies ou des dindons suspendus vivants à des clous) qu’ils se disputent. La cérémonie se déroule devant la mer, pour l’occasion transformée en décor de théâtre, comme il arrive d’ailleurs au Saint-Charles où le rideau du fond de scène s’ouvre sur la mer. Or cette corne d’abondance vivante et « sadique » est un ressort narratif idéal pour la version romancée du même épisode dans *L’Histoire de Juliette* (Sade, 1797 : 1085)car la violence échauffe les esprits lubriques de la compagnie royale et libertine qui y assiste aux premières loges. Pour Vivant Denon (1778 : 82), si barbarie il y a, elle est dirigée contre les animaux cloués sur l’échafaud, et ne concerne nullement les participants qui rivalisent en vertu de leur seule adresse : « Le plus ingambe en emporte le plus, et remplit sa chemise, et est reporté en triomphe par ses camarades ». Chez Théophile Gautier (1852 : 51), les us et coutumes païennes viennent réviser les préjugés de lascivité (*Et otiosa credidit Neapolis* [Horace, *Épodes*, 5]) que peuvent alimenter les statuettes priapiques et autres symboles de fécondité : « Au-dessus de la plupart des échoppes, un glorieux phallus de terre cuite colorié et l’inscription *hic habitat felicitas* témoignaient de précautions superstitieuses contre le mauvais œil ».

Le syncrétisme est également social comme le résumé Goethe (1816 : 273) qui à Palerme constate un phénomène singulier : la noblesse garde pour ses carrosses la couche molle des immondices qui jonchent les rues afin de « pouvoir faire commodément sa promenade du soir sur un sol élastique ». Lors de la procession pour sainte Rosalie, se côtoient la plèbe, les nobles poudrés et frisés en habit de soie et le clergé « élégant et dévot, qui récitait ses prières et se pavanait en parcourant une avenue de fange amoncelée » (*ibid*.). Vivant Denon (1778 : 56) admire le métissage social dans les parages du port de Naples, qui est un « point de réunion pour tous les états. Les carrosses, les calèches, les gens de pied, une populace criante et gesticulante, y font un bruit roulant que Paris ne peut égaler ».

Les voyageurs romantiques sont quant à eux en quête de *pittoresque*, littéralement ce qui est digne d’être peint, susceptible d’être transformé en tableau. Goethe (1816 : 262), accompagné du paysagiste Kniep, capte les « magnificences » du contour des côtes. Ainsi l’accostage tardif à Palerme, en raison de vents contraires, réserve-t-il à Goethe un admirable spectacle dû entre autres à l’exposition au nord de la ville, située au pied de promontoires hérissés d’élégants arbres éclairés par derrière et, pour couronner le tout, « une vapeur claire [qui] azurait toutes les ombres » (*ibid*. : 265). Sa chambre à l’auberge est heureusement munie d’un balcon d’où il peut admirer la rade, le rivage et la montagne Sainte Rosalie, réalisant la bifrontalité inhérente aux bords de mer. La ville côtière est particulièrement propice à croiser les focales (depuis la terre, depuis la mer) : « Nous avons aussi aperçu notre vaisseau et pu juger notre premier point de vue » (*ibid*. : 266). Or, lorsque l’auteur qualifie le mont Pellegrino de « plus beau promontoire du monde » (*ibid*. : 267) c’est encore dans une perspective « pittoresque » : « Nous avons admiré la vue, d’une variété infinie, et nous avons cherché à la reproduire en détail avec le crayon et le pinceau, car il se présentait ici aux regards de l’artiste un immense moisson » (*ibid*. : 266). D’où un récit farci d’hypotyposes (descriptions vivantes) et d’*ekphrasis* (descriptions de leurs dessins), d’effusions et de superlatifs.

Lamartine (1852 : 45) pousse le pittoresque jusqu’à passer ses journées « à errer ou sur les bords ou sur les flots du golfe de Naples » et à s’immerger dans ces tableaux exotiques et populaires jusqu’à vouloir s’y fondre :

« Un jour, c’était au commencement de l’été, au moment où le golfe de Naples, bordé de ses collines, de ses maisons blanches, de ses rochers tapissés de vignes grimpantes et entourant sa mer plus bleue que son ciel, ressemble à une coupe de vert antique qui blanchit d’écume, et dont le lierre et le pampre festonnent les anses et les bords ; c’était la saison où les pêcheurs du Pausilippe, qui suspendent leur cabane à ses rochers et qui étendent leurs filets sur ses petites plages de sable fin, fin, s’éloignent de la terre avec confiance et vont pêcher la nuit à deux ou trois lieues en mer jusque sous les falaises de Capri, de Procida, d’Ischia, et au milieu du golfe de Gaëte » (*ibid*.).

Comme il jalouse la vie errante et insouciante de ces pauvres pêcheurs, qui le soir dansent la tarentelle et improvisent des vers, il décide de s’embarquer avec eux. C’est une façon de s’éloigner des agitations vaines de la vie et de « devenir-autre », condition de tout dépaysement (Roelens, 2015 : chap. IV), mais l’on comprend vite que le poète n’aspire en réalité qu’à nourrir son lyrisme et que sa visée est purement poïétique :

« Mon ami avait vingt ans ; j’en avais dix-huit : nous étions donc tous deux à cet âge où il est permis de confondre les rêves avec les réalités. Nous résolûmes de lier connaissance avec ces pêcheurs et de nous embarquer avec eux pour mener quelques jours la même vie. Ces nuits tièdes et lumineuses passées sous la voile, dans ce berceau ondoyant des lames et sous le ciel profond et étoilé, nous semblaient une des plus mystérieuses voluptés de la nature, qu’il fallait surprendre et connaître, ne fût-ce que pour la raconter » (Lamartine, 1852 : 46).

Selon le précepte de multifocalité (mélange de regard égocentré et géocentré, croisement des perspectives sur un même lieu) prôné par Bertrand Westphal, la figure du port en littérature gagnerait à être appréhendée aussi à travers le prisme d’auteurs locaux. En Sicile, Gesualdo Bufalino (1982) avec son *Museo d’ombre* offre une dimension locale qui complète la vision de l’île. On l’y voit ressusciter les reliques de métiers ambulants disparus des habitants de cette « Sicile ionique, où “mafieux” voulait dire “flamboyant, fier, gracieux”, et se disait d’une jeune fille » (*ibid*. : 2e de couverture) : la vendeuse de sangsues, le rémouleur de couteaux et de ciseaux, l’aux et de ciseau » (p. 35), l’« écorcheur, etc.

Un autre regard local sur le Sud nous est donné par *La Peau* de **Curzio Malaparte qui** décrit l’occupation en 1944 de Naples par les troupes américaines comme une libération mais surtout comme une invasion, une menace de son sentiment européen, de la civilisation, de sa poésie et de ses mystères. Le « dîner » organisé par le commandant américain dans un palais napolitain met en évidence ce contraste entre la vieille Europe cultivée et raffinée et le nouveau continent rustre, aux goûts grossiers. L’entrée se compose en effet de l’horrible « spam », du pâté de viande sur un lit de maïs bouilli, visqueux et informe : « Je reconnus que les valets étaient Napolitains, moins à leur livrée bleue, aux revers rouges de la maison du duc de Tolède, qu’au masque d’épouvante et de dégoût imprimé sur leur visage » (**Malaparte,** 1949 : 253)**.** De même, on comprendra mieux l’attrait de l’étrange si l’on interroge les « locaux » au sujet des étrangers venant aborder sur leur territoire, par exemple lors du débarquement allié à Naples. Ce sont les Américains qui deviennent les rustres et les Napolitains qui gardent la dignité de la vieille Europe malgré le côté saugrenu de leurs coutumes gastronomiques mais qui rendent les américaines insipides et plates : le plat principal, Sirène à la mayonnaise, est servi : « Une petite fille, quelque chose qui ressemblait à une petite fille, était étendue sur le dos au milieu du plateau, sur un lit de feuilles de laitue, dans une grande guirlande de branches de corail » (*ibid*. : 285). Cette spécialité napolitaine hybride mi-poisson, mi-humaine, dont les yeux semblent fixer au plafond le *Triomphe de Vénus* peint par Luca Giordano, répulse les convives mais pas le narrateur accoutumé aux faux-semblants baroques : « C’est un poisson, dis-je, c’est la fameuse Sirène de l’Aquarium » (ibid.).

**

*Liliana Cavani, La pelle, 1981*

L’équivoque est emblématique d’une ville livrée à l’anarchie, où tout se vend pour survivre, même les corps, mais où une certaine dignité résiste à la décadence, comme une résilience nourrie d’une ancienne gloire et d’une culture ancestrale.

Dans *L’Auberge des pauvres*, Tahar Ben Jelloun (1999) ajoute lui aussi un autre regard exogène sur la ville. Naples s’avère étonnante et décevante, carnavalesque (toute valeur établie se voit révoquée) et syncrétique (la superstition et le mensonge se résorbent dans la vérité) et la seule façon de cerner la réalité portuaire oxymorique s’avère l’énumération chaotique, énumération qui résume en quelque sorte tous les aspects évoqués jusqu’ici sur les ports du bassin méditerranéen :

« - Naples ! Avant d’arriver chez vous, j’ai cherché le centre de cette ville ; je ne l’ai pas trouvé. Je n’ai rien compris. Je sens qu’elle fascine et repousse parce que, avant tout, c’est un port où la vie est tumultueuse, faite d’éclairs, d’orages, de fantaisie, une vie changeante, masquée, brutale, sale, pleine de couleurs et d’épices, invraisemblable, étonnante, décevante, où la vérité est multiple, jamais certaine, où le mensonge est nécessaire, où le vol est un art, le rire une volonté, les superstitions se mêlent à la réalité, le rêve descend dans les caves et les hirondelles font leur nid dans des mosquées… » (*ibid*. : 122-123).

L’Atlantique, sans doute de par son mystère et sa démesure, mobilise un autre arsenal d’images que la Méditerranée et est une façon de confronter le centre à une périphérie encore plus déstabilisante : la nostalgie, la fatalité ou le désir désenchanté, « *de-siderium*, ce mélange inextricable de désir et de déploration » (Westphal, 2011 : 101). Cela s’explique par le fait que l’océan Atlantique porte la réminiscence d’un passage au-delà des mythiques colonnes d’Hercule qui fixaient déjà dans l’imaginaire grec « le saut entre une mer qui reste entre les terres et l’infinie étendue de l’océan » (Cassano, 1996 : 23). Dante confère quant à lui, une interprétation chrétienne au « vol fou » (« *folle volo* ») d’Ulysse dont la soif de connaissance l’avait poussé à franchir le détroit de Gibraltar et dès lors à violer l’interdit divin, à dédaigner les limites imposées à la nature humaine, ce qui lui vaudra le châtiment d’être englouti par les flots (Chant 26 de l’*Enfer* de Dante).



*Le plongeur*, fresque, Paestum, 480 a.c.

Par conséquent Lisbonne, «Extrême-Occident »(Soupault, 1929 : 300) dece que Paul Valéry (1919 : 331) appelait le « petit cap du continent asiatique qu’est l’Europe[[4]](#footnote-4) », incarne plus que toute autre ville ce seuil vers l’ailleurs, ce « balcon sur l’infini[[5]](#footnote-5) » (Larbaud, 1926 : 943), lieu d’où l’on part sans garantie de retour, ville fatale, capitale des mers, ville liquide, les qualificatifs abondent. Toute la ville est aimantée par le port : « À peine arrivé, on est décidé à s’embarquer. Le port est un aimant qui miroite : un grand soupir de sirène donne le signal du départ » (Boucharenc, 2006 : 75). C’est à Lisbonne que Philippe Soupault tente d’échapper au poulpe Europe qui séduit pour mieux retenir l’étranger dans ses tentacules. Dans *Le Nègre* de1927, qui est en partie une réécriture de sa *Carte postale* de Lisbonne, Philippe Soupault exacerbe la décrépitude de l’Occident. Le roman devient un réquisitoire contre la civilisation européenne, le chant du cygne du vieux continent. Un noir assassine, dans un bordel de Barcelone, une prostituée qui se prénomme Europe, avant de se réfugier à Lisbonne, ville cul de sac et tremplin vers l’ailleurs, d’où il quitte le continent pour les terres africaines : « Demain, mais c’est demain, j’abandonne la terre. Encore trois heures et voici la mer » (Soupault, 1927 : 36).

On ne l’admet pas assez : la littérature française a de tous temps voulu fuir l’hexagone, déconstruire l’hégémonie du centre. Cette frange de l’Europe l’incite à sortir de sa zone de confort et de la suprématie narcissique du centre et à se frotter à d’autres littératures. L’auteur italien lusophile Antonio Tabucchi, encore un exemple de multifocalité, l’a compris plus que quiconque lorsque, dans son *Requiem. Une hallucination* (1991), il se montre déambulant dans un Lisbonne fantasmatique, fantasmagorique, somnambulique à la recherche du spectre de Fernando Pessoa, à tel point qu’Emmanuel Bouju (2003) a fait d’Antonio Tabucchi un ultime avatar de Fernando Pessoa, un hétéronyme posthume et imprévu, par transsubstantiation.

Il y a plus. La thèse qu’on appelle « exocéanique » du voyage d’Ulysse impute à celui-ci la fondation de Lisbonne, par exemple le vers « *ibi oppidum Olisipone Vlixi conditum* »dans le *Livre de Solin*, stoïcien du 3e siècle. Cette thèse est confortée par Tacite qui dans son *Germanie* repère une ville fondée par Ulysse au bord du Rhin : « Comme pour la création d’Olisipone, cette légende, elle aussi mentionnée sans précision d’auteur peut se rattacher au périple d’Ulysse à partir de la théorie exocéanique, l’arrivée à cet endroit du héros d’endurance permettant de supposer une remontée du Rhin à partir de son delta, donc de l’Océan » (Bedon, 2006 : 33).

Si l’on passe du Finistère du sud au Finistère breton, nous retrouvons le même parfum de nihilisme des confins, sans la nostalgie toutefois. En 1947, *Querelle de Brest* de Jean Genet enveloppe le port d’une poétique qui allie la grâce au péché, le crime à la pédérastie, les docks et la marine marchande aux bordels, véritable bouffée d’air pur. Le marin jouit selon Jean Genet (1947 : 9) d’une certaine immunité qui « berce le criminel » dès lors qu’il « revient de loin ». Jean Genet fait du port le règne des invertis : « A l’idée de mer et de meurtre, s’ajoute naturellement l’idée d’amour ou de volupté et plutôt, d’amour contre nature » (*ibid*. : 10). Le matelot Querelle souffre néanmoins d’une extrême solitude : on le voit, une ambiance de fin du monde vient se greffer sur ce lieu de « fin des terres ».

Un plan de la côte occidentale de l’Europe

# Basculement paradigmatique

 Vue du port marchant de Naples actuel (containers)

Notre polarité initiale est mise à mal par la mondialisation maritime actuelle qui a déterminé un réel saut paradigmatique : la ville portuaire centrifuge se voit renfermer sur des remparts identitaires et, en revanche, les villes centripètes voient le verrou de l’esprit de forteresse sauter et s’ouvrir à l’altérité comme opportunité interculturelle.

Dans son récit de voyage désabusé, *Autour des sept collines*, Julien Gracq (1988 : 35-36) avait déjà entamé le renversement de paradigme, constatant la disparition du petit éden populiste enguirlandé de lessives du port de la Mergellina (Naples) décrit par Lamartine, « cerné aujourd’hui d’un amphithéâtre de béton,[…] devenu le port d’embarquement des *aliscafi* pour Capri ! », où troquant les sonnets énigmatiques de Nerval contre « les laideurs du Pausilippe “urbanisé” » (*ibid*. : 36-37).

La figure du port en littérature perd dès lors ses connotations aventurières, sa populace pittoresque et sa liberté de mœurs, au profit d’une globalisation criminelle, insaisissable, mafia internationale abstraite, pour devenir lieu de métabolisation de marchandises, de trafic clandestin et de fraude légalisée. Dans *Gomorra* de Roberto Saviano (2006), la camorra n’est plus la mafia locale, cette « honorable société » avec sa loi de l’*omertà*, ses exactions et ses scélératesses (reconnue comme une organisation criminelle dans le code pénal italien depuis 1982) (Schifano, 2007 : 56), enfantée par une féodalité latifondiaire exerçant la terreur pour exploiter les pauvres paysans, mais elle émane plutôt des abus et « usurpations multiples de l’Unité » (*ibid*. : 57) du gouvernement des Savoie qui ont dégradé Naples de son statut de capitale, statut qu’elle « reprend illégalement aujourd’hui avec une puissance jamais atteinte » (*ibid*. : 62). La mondialisation a ôté à la mafia sa saveur provinciale, de sorte qu’elle s’est progressivement « dérusticisée » (Fernandez, 1997 : 343). Roberto Saviano joue sur la connotation de châtiment biblique, apocalyptique qu’évoque « Gomorrhe » pour désigner la corruption internationale globale. La populace pittoresque et exhibitionniste, dont Naples porte le deuil, a été sacrifiée au profit d’un anonymat silencieux et clandestin, soumis à une nouvelle *omertà* plus redoutable encore. Le tumultueux se fait silencieux comme la honte ou la mauvaise conscience et la mafia locale est supplantée par la finance internationale. Le récit-document de Roberto Saviano nous montre cette même ville portuaire muselée par une économie mondialisée réfractaire à toute métaphore tant elle est inimaginable. Dans le chapitre intitulé « Le port », les figures se bousculent et l’une congédie l’autre car aucune n’est à même de rendre compte de la désolation des nouveaux paysages métalliques des parcs à containers. L’indigence métaphorique semble fonction de l’aspect insaisissable du dispositif : le port devient « blessure », « trou noir », « anus de mer ». En outre : « Les bateaux arrivent, s’engagent dans le golfe et s’approchent de la darse comme des petits attirés par les mamelles de leur mère, à ceci près qu’ils ne doivent pas téter mais se faire traire » (Saviano, 2006 : 14). De nourricier, le port devient donc carencé, tributaire d’une économie invisible, tandis que d’autres traits discriminants sont renversés : « La proverbiale lenteur qui caractérise dans l’imaginaire collectif chaque geste d’un Napolitain est ici démentie, niée, brisée » (*ibid*. : 25). La gigantesque excroissance de la ville est un lieu de transit totalement désolidarisé du vécu urbain mais branché sur des réseaux de transport et des routes commerciales illégales (renversement pathétique de la route des épices ou de la soie), une « appendice » qui ne dégénère jamais en « péritonite » (*ibid*. : 19), voire un membre fantôme.

Ironie de l’Histoire, mais confirmation de notre hypothèse, ce sont les images de l’infranchissable et de la forteresse qui s’imposent dorénavant :

« La mer du golfe ressemble à une immense baignoire remplie d’hydrocarbures, non d’eau, et bordée par le quai couvert de milliers de conteneurs multicolores telle une barrière infranchissable Naples est entourée par une muraille de marchandises, des remparts qui ne protègent pas la ville : c’est au contraire la ville qui défend ses remparts. Nulle part on n’aperçoit les bataillons de dockers, ni la pittoresque populace des ports. On imagine le port comme un lieu bruyant, envahi par des foules frénétiques, par le va-et-vient d’hommes cousus de cicatrices et parlant des langues improbables. C’est au contraire le silence d’une usine automatisée qui pèse sur lui. Il ne semble plus y avoir personne sur le port, et les conteneurs, les bateaux et les camions semblent animés par un mouvement perpétuel. Une vitesse qui ne fait aucun bruit » (*ibid*.).

Vice versa – mais nous ne faisons que l’esquisser – les villes-forteresses auraient tendance à s’ouvrir à l’altérité, à l’échange, au multilinguisme. Les identités monolithiques présentent des failles. Les mouvements de délocalisations des entreprises engendrent une « délocalisation des esprits ». Au Luxembourg, en l’occurrence, la production littéraire connaît depuis peu un rayonnement au-delà des frontières, le facteur immigration contribuant inéluctablement à ce phénomène. De même que les Italiens se sont frayés une voie dans le panorama local luxembourgeois, tout porte à croire que les nouveaux arrivants enrichiront de leur apport culturel la littérature autochtone, à l’exemple des auteurs maghrébins, qui ont ajouté une pierre à l’édifice de la culture française.

Notre hypothèse est bien sûr sujette à être nuancée par des cas de figure ambivalents. Les *Récits d’Ellis Island* de Georges Perec et Robert Bober (1980) se situeraient ainsi à la charnière des deux paradigmes, cet îlot flanquant Manhattan, est port et forteresse, car lieu de transit de l’espoir et « île de larmes » à la fois. Cette même duplicité se devine dans des produits médiatiques tels la saga du *Trône de Fer*, dont l’engouement témoignerait de cette recherche double de conquête et de repli sur soi. Cet exemple incite à réfléchir aux nouvelles formes de donjons dématérialisés et virtualisés, à l’ère de la mondialisation et des piratages numériques. Nous en voulons pour preuve les nombreux attentats perpétrés par des hackers sur des grandes sociétés. Nos deux paradigmes doivent donc être étudiés comme des *Gestalt* métastables, véritables baromètres des évolutions géopolitiques et du vécu de la ville et des enjeux de pouvoir.

# Conclusion

Afin de rendre compte de ces glissements déontologiques, la géocritique gagnerait peut-être à s’agrémenter d’une éthique de la ville, une nouvelle branche que nous voudrions inaugurer au sein de la discipline. Tandis que la licence littéraire qu’engendrent les bords de mer par leur connivence avec l’inconnu n’était passible d’aucune moralisation, dans la mesure où la littérature échappe à toute morale, la conjoncture actuelle implique une perte de contrôle totale qui exige un éveil et une prise de conscience. De même qu’une écocritique s’est greffée sur la géocritique, afin de mettre en évidence les enjeux du développement durable, il nous semble qu’une géo-étique soit incontournable à notre époque.

# Références

Augé M., 1992, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*,Paris, Éd. Le Seuil.

Bachelard G., 1942, *L’Eau et les rêves*, Paris, J. Corti, 1993.

Bedon R., 2006, « Solin et la fondation de Lisbonne par Ulysse : propositions nouvelles sur l’origine de cette légende », pp. 21-38, *in*: Montandon A. *et al*., *Lisbonne. Géocritique d’une ville*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal.

Ben Jelloun T., 1999, *L’Auberge des pauvres*, Paris, Éd. Le Seuil.

Bakhtine*,* M., 1938, « Forme du temps et du chronotope » [1938], in *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978.Benjamin W., Lacis A., 1924, « Neapel », *in*: *Gesammelte Schriften* IV, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1981.réédité par Hella Tiedemann-Bartels

Boucharenc M., 2006, « Philippe S oupault en “Extrême-Occident” », pp. 75-86, *in*: Montandon A. *et al*., *Lisbonne. Géocritique d’une ville*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal.

Bouju E., 2003, « Portrait d’Antonio Tabucchi en hétéronyme posthume de Fernando Pessoa : fiction, rêve, fantasmagorie », *Revue de littérature comparée*, 2, 306, pp. 183-195.

Brosses C. de,s.d., *Lettres familières écrites d’Italie en 1739 & 1740*, Paris, P. Didier, 1869. (édition Romain Colomb)

Bufalino G., 1982, *Museo d’ombre*, Palermo, Sellerio.

Cassano F., 1996, *Il pensiero meridiano*, Bari, Laterza, 2005.

Deleuze G., Guattari F., 1991, *Qu’est-ce que la philosophie ?*, Paris, Minuit.

Deleuze G., Parnet C., 1977, *Dialogues*, Paris, Flammarion, 1996.

Dumas A., 1842, *Le Speronare*. *Impressions de* *voyage*, Montréal, Éd. Le Joyeux Roger, 2006.

Dumas A., 1845, *Le Comte de Monte-Cristo*, Paris, Librairie générale de France, 1995.

Fernandez D., 1997, *Le Voyage d’Italie*. *Dictionnaire amoureux*, Paris, Plon.

Gautier T., 1852, *Arria Marcella*, Paris, Librairie générale française, 1994.

Genet J., 1947, *Querelle de Brest*, Paris, Gallimard, 1953.

Goethe J. W. von, 1816, *Voyage en Italie*, trad. de l’allemand par J. Porchat, Paris, Bartillat, 2011.

Gracq J., 1988, *Autour de sept collines*, Paris, J. Corti.

Koolhaas R., 1995, « La ville générique », pp. xx-xx, *in*: Koolhaas R., *Junkspace*, trad. de l’anglais par D. Agacinski, Paris, Payot et Rivages, 2011.

Lamartine A. de, 1852, *Graziella*, Paris, Gallimard, 1979.

Larbaud V., 1926, « Lettre de Lisbonne », pp. xx-xx, *in*: Larbaud V., *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard.

Lotman Y., 1966, *La Sémiosphère*, trad. en français par Anka Ledenko, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 1999.

Machiavel, 1531, *Discours II*, pp. xx-xx, chap. XXIV, *in*: Machiavel, *Œuvres Complètes*, trad. de l’italien par G.-V. Peries, Paris, Michaud, 1823.

Machiavel, 1532, *Le Prince*, trad. de l’italien par , Roma, Newton & Compton.

Malaparte C., 1949, *La Peau*, trad. de l’italien par René Novella, Paris, Denoël, Gallimard.

Nietzsche F., 1882, *Le Gai Savoir*, trad. de l’allemand par Patrick Wotling, Paris, Flammarion « GF », 2007, Roelens N., 2015, *Éloge du dépaysement. Du voyage au tourisme*, Paris, Éd. Kimé.

Sade D. A. de, 1776, *Voyage à Naples*, Paris, Payot & Rivages, 2008.

Sade, D. A. de, 1797, *Histoire de Juliette* in *Œuvres complètes,* Paris, Gallimard, Pléiade, tome III (éd. Michel Delon), 1996. Saviano R., 2006, *Gomorra. Dans l’empire de la Camorra*, trad. de l’italien par V. Raynaud, Paris, Gallimard, 2007.

Schifano J.-N., 2007, *Dictionnaire amoureux de Naples*,Paris, Plon.

Soupault P., 1927, *Le Nègre*, Paris, Gallimard, 1997.

Soupault P., 1929, « L’extrême-Occident », *Revue de Genève*, mars, pp. xx-xx.

Stendhal, 1817, *Rome*, *Naples et Florence*.

Tabucchi A., 1991, *Requiem. Une hallucination*, trad. du Portugais par I. Pereira, Paris, C. Bourgeois, 1993.

Valéry P., 1919, « La Crise de l’esprit », pp. xx-xx, *in*: Valéry P., *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard.

Denon V., 1788, *Voyage au royaume de Naples*,ville, éditeur, année d’édition consultée.

Westphal B., 2011, *Le Monde plausible*, Paris, Éd. de Minuit.

Perec G., Bober R., 1980, *Récits d’Ellis Island*, Paris, Éd. du Sorbier.

1. « Si les forteresses, et plusieurs autres choses que font souvent les princes, leur sont utiles ou nuisibles ». [↑](#footnote-ref-1)
2. « Il faut placer dans l’Europe tout le littoral de la Méditerranée : Smyrne et Alexandrie sont d’Europe comme Athènes et Marseille ». [↑](#footnote-ref-2)
3. Goethe profite de son voyage en Sicile projetant une pièce *Nausicaa*, comme si la présence de la mer avec ses monstres marins et ses légendes lui donnait la légitimité de se replonger dans l*’Odyssée*. [↑](#footnote-ref-3)
4. « Or, l’heure actuelle comporte cette question capitale : l’Europe va-t-elle garder sa prééminence dans tous les genres ? L’Europe deviendra-t-elle *ce qu’elle est en réalité*, c’est-à-dire un petit cap du continent asiatique ? Ou bien l’Europe restera-t-elle *ce qu’elle paraît*, c’est-à-dire : la partie précieuse de l’univers terrestre, la perle de la sphère, le cerveau d’un vaste corps ? ». [↑](#footnote-ref-4)
5. « *Beira-mar* (le rivage de la mer) est un des mots les plus poétiques que je connaisse. Il est l’équivalent de l’anglais *sea-side*, mais il l’emporte de beaucoup sur lui. Comme il est vaste, sonre, grandiose, océanique ! ». [↑](#footnote-ref-5)